L'atelier se trouvait au fond d'une impasse bordée de villas bourgeoises du second Empire. Le peintre m'avait dit : « Vous trouverez facilement, la maison est différente des autres : c'est une datcha. »

L'autobus me déposa au bord de la Seine, dans le cadre idyllique d'une de ses boucles où le fleuve s'étire entre les îles, où son eau fit longtemps le bonheur des fontaines de Versailles, en y jaillissant après un long périple d'aqueduc en canalisations.

Je laissais mes pensées bucoliques s'élever sur le souffle d'air qui rafraîchissait cette après-midi d'été, et, selon mon plan, je grimpais le flanc raide d'un coteau, tout en m'interrogeant sur la présence d'une architecture typiquement slave dans un village de l'Ouest parisien. La réponse me vint d'un panneau de signalisation « Datcha d'Ivan Tourgueniev ». Ce poète avait donc attiré autour de son refuge français des compatriotes nostalgiques des grandes terres russes… ? À moins qu'une mode ne soit née de son impertinence d'avoir fait construire une datcha près de Paris ?

J'occupais ainsi mon esprit de ces pensées futiles pour masquer mon inquiétude. Sans oser me l'avouer, je cherchais ce que j'allais pouvoir dire à cet artiste dont

la notoriété grandissante m'impressionnait. J'étais angoissé par cette visite que j'avais pourtant sollicitée. Je craignais d'être, ou de paraître gauche, emprunté, ou de ne pas savoir m'exprimer. Je n'avais jamais rencontré de gens célèbres et je ne connaissais rien à la peinture. J'allais être ridicule. Il fallait très vite que j'appelle ce peintre et que j'annule le rendez-vous et la commande du portrait, objet de ma démarche. Ceci fait, j'irais marcher au bord de la Seine pour profiter de cette belle journée, flâner, rêver… ceci fait je… mais je pense que, par cette décision, si je la prenais, j'allais peut-être manquer quelque chose d'important... rater une rencontre qui… et puis si je suis ridicule tant pis ! Je partirais en courant, je ne serais pas obligé de le revoir, de lui fournir une quelconque explication ; il ne m'appellera pas, je ne lui ai pas laissé mon numéro de téléphone… ! J'oubliais le portable qui certainement n'était pas chargé, et la seule cabine téléphonique que je croisais s'annonçait « hors service ». Je continuais donc à marcher vers mon but.

J'aime marcher, surtout dans Paris. J'aime la couleur, la lumière, le bruit de la ville ; j'aime croiser des passants, les observer, m'amuser de leur silhouette, les entendre parler, rire, les voir sourire béatement ou affecter l'air de circonstance qui sied aux porteurs de lourds et sinistres porte-documents de cuir noir.

Certains semblent absents : ils marchent en aveugle, comme « téléguidés » ; d'autres vous rendent le regard que vous leur portez, sans comprendre pourquoi, par

réflexe ou par surprise. Mais c'est sans importance ; pendant une seconde, il se passe quelque chose qui rassure. Un regard échangé, c'est la preuve qu'on existe, qu'on participe à l'aventure anonyme de la ville.

Mais exister pour qui ? Pourquoi ? C'est la question à laquelle je me répondrai plus tard, quand les années auront passé, que j'en saurai assez pour réfléchir sur le devenir, c'est-à-dire quand il sera trop tard pour en changer le cours. Pour le présent, je me contente des apparences ; c'est un agrément que je m'octroie quand tout devient difficile, quand on se sent seul, que l'appartement devient trop grand, trop vide, trop silencieux… ! C'est dans ces moments-là que je vais me mêler à la foule, en marchant vite pour donner l'impression que je suis attendu. La foule rassure quand on se fond dans ses mouvements.

C'est un de ces soirs de mal-être que mes pérégrinations me firent passer devant une galerie d'art brillamment éclairée. Une multitude de gens endimanchés s'y pressait. Une forte et subite averse orageuse me surprit et m'incita à les suivre, sans m'interroger sur cette idée de repli. J'entrai pour m'abriter plus que pour visiter l'exposition de portraits d'un peintre dont le nom ne m'était pas totalement inconnu, grâce à ses affiches, sans doute, ou quelques articles de magazines.

C'est la première fois que je pénétrais dans un de ces temples de l'art contemporain. Je fréquente volontiers les musées pour l'ambiance qu'ils offrent, l'émotion que suscite la vision d'un objet, d'une œuvre rare, d'un souvenir historique, et pour les lieux eux-mêmes dédiés aux bonheurs de l'esprit.

C'est donc dans les musées que j'ai vu le plus grand nombre de portraits, figés dans des poses dignes et nobles, signés par les plus grands maîtres de l'histoire de l'art… Mon préféré est le *Portrait d'un jeune sculpteur* par Bronzino. J'en ai une reproduction sur mon bureau que je ne me lasse pas d'admirer.

Ici, c'est différent. Les portraits vivent, se jouent des contrastes fortement colorés ; les modèles sont posés dans leur quotidien, leur nudité, sans rien de solennel, de figé. Ce soir ils vivent d'autant mieux que les modèles ne se privent pas de se faire remarquer en s'agitant et parlant fort, se livrant sans pudeur à l'attention des visiteurs qui ne pouvaient plus les ignorer jusque dans leur intimité livrée sur les toiles. Au milieu de cette cour idolâtre, je distinguai un homme posé, presque indifférent à la comédie mondaine, bref, qui se détachait du groupe.

— C'est le peintre – pensai-je.

Je n'eus pas à m'interroger longtemps. Il vint se planter devant moi, et, avec un large sourire et une franche poignée de main, il me lança :

— Bonsoir. Vous êtes invité par la galerie ?

— Oui – répondis-je – en rougissant à sa question inquisitoire.

Je crois qu'il ne fut pas dupe de mon mensonge. Et balayant d'un geste les cimaises :

— Vous aimez ?

— Je découvre… C'est très beau. Je reviendrais plus tard ; il y a trop de monde, balbutiai-je.

— Restez encore un peu ; l'averse n'a pas cessé, et vous n'avez pas de parapluie !

Ceci fut dit avec un petit sourire moqueur qui ajouta à mon trouble et me précipita vers la sortie.

J'avais raison : il n'était pas dupe !

Je revins quelques jours après, non pour tenir ma promesse, mais attiré par je ne sais quelle nécessité de revoir ces portraits. La galerie était déserte. C'était impressionnant. Déserte mais pas vide. Un extraordinaire mouvement invisible animait l'espace. Après un léger signe de tête au galeriste indifférent qui écrivait sur un petit bureau, je fis le tour de l'exposition en regardant attentivement chaque toile l'une après l'autre. Au fur et à mesure de ma progression, une question s'imposait : par quelle magie le peintre réussissait-il à rendre vivant un corps dessiné sur une surface plane ? Et cette magie n'était pas imaginaire, puisque, seul visiteur dans un silence qui m'imposait d'éviter de faire sonner mes talons sur les dalles, je n'avais pas l'impression de solitude. C'était fascinant.

Le tour achevé, je me demandais lequel de ces portraits je choisirais, si mes finances le permettaient. Aucun, j'en

étais certain, mais… une idée me vint. Je demandais au galeriste comment je pouvais rencontrer le peintre pour lui proposer une commande. L'homme prit beaucoup de temps pour poser son stylo, puis, me dévisageant avec condescendance, il daigna me suggérer de laisser ma carte avant de replonger dans sa page d'écriture interrompue. Je fis ce qu'il demandait sans qu'il y prît aucune considération ni un quelconque intérêt, et je sortis sous son regard qui masquait difficilement qu'il ne m'avait pas jugé en « client » éventuel…

Le lendemain, à l'issue d'une brève conversation téléphonique, et sans que j'aie pu lui exposer mon projet, le peintre me fixa rendez-vous pour aujourd'hui.

Les villas cossues du second Empire s'alignent de chaque côté de la ruelle où j'étais arrivé après une bonne marche forcée. Chacune de ces maisons s'offrait dans un somptueux écrin de verdure protégé par une grille ouvragée dont les motifs de bronze avaient jadis connu la dorure à l'or fin. Je cherchai la datcha, vaguement inquiet que ce fût peut-être l'une de ces demeures portant ce nom par dérision.

— Vous ne pouvez pas vous tromper ! m'avait-il affirmé

Non, en effet, quand je la vis, je n'hésitai pas. Le contraste était frappant : le charme d'une friche verdoyante enveloppait une bâtisse d'apparence fragile,

vêtue de bois, et toute de guingois. À sa vue, je ne pus m'empêcher de sourire sans savoir pourquoi… Peut-être pour un autre contraste : celui du clinquant mondain du vernissage à la galerie, où j'avais rencontré l'artiste, et cette pittoresque maison où il vivait et travaillait. Plus certainement parce que je me sentais davantage attiré par la datcha que par l'une de ces orgueilleuses villas.

Arrivé devant la grille, je n'eus pas besoin de sonner. Du haut des cinq marches boiteuses du petit perron, il me cria d'entrer, les mains en porte-voix, puis, tandis que je le rejoignais :

— Faites attention aux marches, fit-il en me serrant la main, elles ne sont pas stables et glissent, à cause de la mousse… et de l'humidité… Mais j'aime les mousses, c'est beau ! C'est frais ! Entrez, suivez-moi.

Je le suivis dans un méandre ahurissant de couloirs étroits, encombrés d'objets divers, accidentés d'obstacles constitués de deux ou trois marches tantôt montantes, tantôt descendantes, de toutes petites pièces, recélant de vieux châssis et des objets pour natures mortes, bien vivantes sous la poussière. J'avais l'impression de parcourir les combles d'un château abandonné depuis des siècles. Enfin ce fut la traversée d'un superbe jardin de ronces pour arriver devant une serre à l'ancienne, à moins que ce ne fût une grande volière pour oiseaux exotiques dont il avait fait son atelier…

Pas un mot ne fut échangé durant le trajet. Lui, marchant à longues enjambées, me traçait une voie comme un explorateur dans la jungle, grommelant,

pestant après les obstacles qui entravaient sa marche ; moi, Petit Poucet, je le suivais dans la tranchée qu'il m'ouvrait généreusement.

— Voici mon antre ! lança-t-il fièrement en tenant la porte ouverte, installez-vous, je reviens.

J'eus à peine le temps de dénicher un siège libre, de contempler la structure métallique de cet étrange endroit, d'apprécier la lumière qui jouait de ses charmes en se réfléchissant d'une vitre à l'autre, qu'il revint de son pas pressé. Sans préambule, il débita d'une traite ce discours que je n'écoutais que d'une oreille distraite, tout en répétant mentalement le propos explicatif que j'avais préparé mais qu'il n'était pas encore prêt à entendre.

— Ainsi, vous voulez votre portrait ? Je me souviens très bien de vous, le soir du vernissage, à la galerie. Tournez la tête à droite… à gauche… Bon. Intéressant, très intéressant. Vous avez deux très beaux profils ; ce qui est rare. Et de plus, ils correspondent bien à votre visage de face. C'est encore plus rare, croyez-moi. Regardez-moi dans les yeux ! – après un temps, et sur un ton plus doux – là, il y aura quelque chose à faire, il vous faudra davantage m'ouvrir votre réserve de pensées, si vous voulez que je vous saisisse en votre qualité d'être humain. Un vrai portrait, tel que je le conçois, se moque des apparences. Ce que je peins c'est l'intérieur de l'être, ce qu'il veut bien m'en révéler, et ce que j'arrive à déceler à son insu. C'est ce qui fait qu'un modèle se reconnaît rarement à la première vision de la toile qui le représente. Mais si vous préférez un portrait ressemblant

et brossé rapidement, il y a plein de crayonneurs pour ça, place du Tertre.

Il fit une pause, aussi brutalement qu'il avait amorcé son discours d'entrée, et l'exorde ne se fit pas attendre.

— Avec vous il y aura de nombreuses séances de pose ; vous vous y attendez, je pense ?

Du temps de son discours, je n'avais pas osé l'interrompre, et maintenant, j'avais quelque difficulté à trouver la réponse à lui faire. Je me ressaisis :

— Ce n'est pas mon portrait que je veux !

Il m'interrompit, légèrement agacé :

— De qui, alors ? Vous devez savoir que je ne travaille jamais sur photos !

— Il n'y aura pas de photos non plus !

Il me dévisagea froidement avant de me lancer un :

— Je ne comprends pas ! qui en disait long sur son intention de me voir prendre la porte.

— Je vous explique. Vous n'aurez ni modèle, ni photo ; je viendrai à chaque séance pour vous décrire ce que vous aurez à réaliser. Voilà. Je suppose que c'est inhabituel, mais… C'est le contrat que je vous impose. Je n'ai pas le choix.

Les bras croisés, l'air narquois, il me fixa comme si je lui proposais un canular. Comme je ne sourcillais pas, terrifié à l'idée qu'il pouvait se mettre en colère devant mon insolente, mais fausse assurance, d'un souffle précipité mais en appuyant bien sur les mots clés, il précisa :